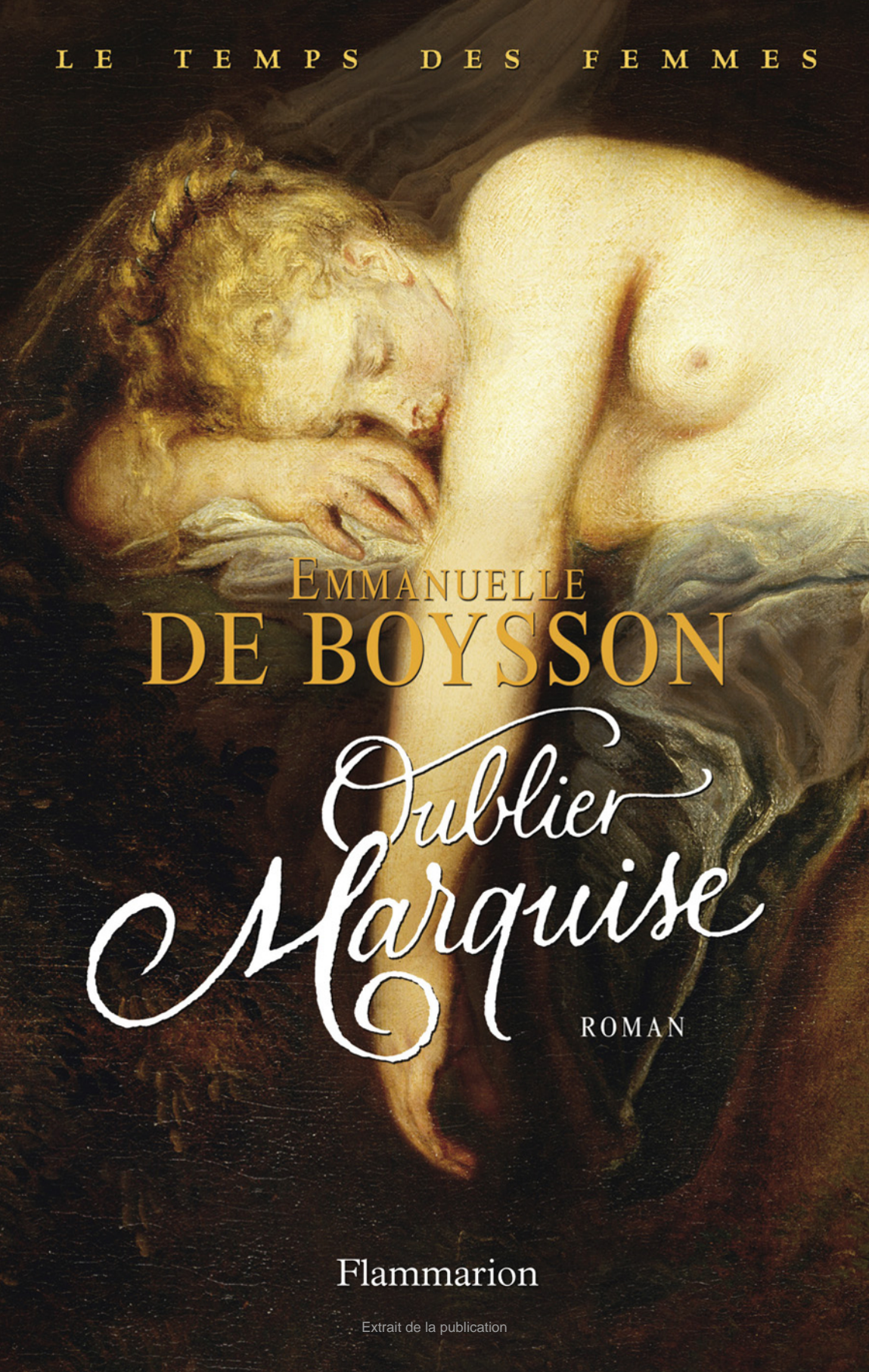


LE TEMPS DES FEMMES



EMMANUELLE  
DE BOYSSON

Oublier  
Marquise

ROMAN

Flammarion

Extrait de la publication



# Oublier Marquise

1708. Mariée à Armand de Belle-Isle dont elle a deux enfants, Marquise rêve de devenir un peintre reconnu. Au cours d'une réception, elle tombe amoureuse d'un jeune artiste surdoué, fragile et irrésistible, Antoine Watteau. Ils s'aimeront à la folie. Il l'initiera aux fêtes galantes; elle l'admira et l'accompagnera jusqu'à sa mort prématurée, à trente-sept ans.

Bâtarde secrète de Louis XIV, Marquise charmera le vieux roi: il la légitimera dans son testament. Devenu régent, le duc d'Orléans qui abusa d'elle, trahira les dernières volontés du monarque. Elle n'aura de cesse, dès lors, de se venger, ira jusqu'à conspirer avec la duchesse du Maine et une bande d'aventuriers. Complots, enlèvements, jeux de masques, elle ne reculera devant rien.

**Un roman illuminé par l'amour et le génie de Watteau.**

*Auteur d'une douzaine d'ouvrages à succès dont Le Salon d'Émilie et La Revanche de Blanche, Emmanuelle de Boysson est présidente du Prix de la Closerie des Lilas, journaliste et critique littéraire.*

Flammarion

Extrait de la publication

Oublier  
Marquise

DU MÊME AUTEUR

- Le Cardinal et l'Hindouiste*, Albin Michel, 1999, Petite Renaissance-Spiritualité, Presses de la Renaissance, 2008.
- Le Secret de ma mère*, Presses de la Renaissance, 2003.
- L'Amazone de la foi ou la fascinante histoire de Madeleine de la Peltrie*, Presses de la Renaissance, 2005.
- Les Grandes Bourgeoises*, J.-C Lattès, 2006 ; Pocket, 2007.
- Les Nouvelles Provinciales*, J.-C. Lattès, 2008 ; J'ai Lu, 2010.
- Le Salon d'Émilie*, Flammarion, 2011 ; J'ai Lu, 2012.
- La Revanche de Blanche*, Flammarion, 2012 ; J'ai Lu, 2013.



L E T E M P S D E S F E M M E S

EMMANUELLE  
DE BOYSSON

Oublier  
Marquise

ROMAN

Flammarion

© Flammarion, 2013.  
ISBN : 978-2-0813-0391-1



Son pinceau en poils de martre posé au bord de la lucarne, Marquise caresse la truffe humide de Gaspard. Elle verse un filet d'eau dans une jatte de faïence, l'épagneul se précipite. Un rai de lumière éclaire au passage une toile inachevée : un cerf aux abois cerné par une meute au bord d'un étang.

Marquise mélange des pigments de lapis-lazuli pailleté d'or à du jaune d'œuf, un soupçon d'huile de lin. Elle éclaire l'échappée bleutée au loin, examine de près la tête de Gaspard, au premier plan, un faisan dans la gueule. Le nez sur la toile, elle peaufine les oreilles.

On entend des chevaux hennir place Royale. Le chien pisse sur le pied d'une chaise percée. Elle claque des mains. Il la défie, bondit et, d'un coup de queue, balaie la peinture fraîche. Elle pousse un cri, lui botte le train.

Plus rien. Il ne reste plus rien de ce fichu cabot copié poil par poil depuis ce matin. Plus rien non plus de Blanche, d'Athénaïs, ni de Louise. Seul Louis a survécu au massacre. Gaspard s'est réfugié sous le lit. La tête entre les mains, Marquise s'effondre dans son fauteuil.

Elle a passé des heures à figoler cette scène. Il y a un mois, Armand avait vanté ses talents à Nicolas Desmarests, son patron, venu souper. Le contrôleur général des finances s'était pâmé devant les portraits des enfants, Clarissa et

Alexandre, avant de lui commander un tableau de chasse pour son manoir de Sologne. Marquise avait rosi. Armand y voyant une occasion de se faire valoir, elle n'avait pas voulu le décevoir. Le lendemain, elle avait fouiné sur le Petit-Pont dans les caisses des marchands à la recherche de croquis de loups ou de canards sauvages. Dieu l'avait sauvée. Au *Grand Monarque*, Antoine Dieu lui avait dégoté la copie d'une esquisse d'Oudry dont elle s'était inspirée. Dans son atelier sous les combles, elle avait plongé une toile de chanvre dans de l'apprêt, l'avait tendue, clouée, brossée, décatie, avant de l'enduire de colle chaude de peau de lapin pour la couvrir de blanc de Meudon. Le décor ébauché à la mine de plomb, elle s'était mise à la peinture, soignant avec une brosse fine l'encolure, la crinière et le garrot des chevaux.

Le tableau était attendu avant l'été. « Je vous en donnerai soixante livres. Ne soyez pas gênée », avait lancé Desmarets, un rien condescendant. Un bon début, cette première commande. Son amie Henriette aurait voulu qu'elle peigne son chat, Marquise s'était réfugiée derrière un : « Plus tard, je ne suis pas encore prête. »

Un cafard glisse le long de la commode de palissandre sur laquelle sont alignés ses pots de pigments. La queue basse, misérable, l'épagneul rampe vers elle. Marquise l'attrape par les oreilles, le fixe, droit dans les yeux.

— Pourquoi as-tu fait ça, crétin ? La toile aurait dû rester sur son chevalet, toi, à la niche. Jamais je ne pourrai retrouver les traits pâlichons de Louise de La Vallière, l'allure de la Montespan ou le minois de maman, yeux en bouton de pivoine, moue dégoûtée. Jamais, tu entends ? Pour la peine, tu seras privé de boulettes.

D'un coup de chiffon mouillé, elle essuie les traces de peinture sur le panache paille de Gaspard :



— Tu as épargné Louis, le dernier survivant. Comme par hasard. Vas-y, achève-le, je m'en fiche. Qu'il crève, ce vieux grincheux.

Les bras ballants, Marquise jette un œil agacé sur l'affreux barbouillage : moustache en fer à cheval, le roi la nargue. Elle retourne la toile. C'est décidé, elle en achètera une autre tout à l'heure et se débarrassera au plus vite de ce désastre : j'ai plus d'ambition que cette croûte, nom d'un Gaspard ! Assez perdu de temps.

Fraîchement mariée, elle avait presque oublié ses broches dans un bahut. Plus la tête à ça. La maison, les enfants, les coquetteries et *tutti quanti* l'occupaient à plein temps. Elle n'était pas du genre à s'en suffire. Grosse d'Alexandre, elle avait jeté son dévolu sur le grenier. Enfin une chambre à soi. Remise de ses couches, elle trempa ses pinceaux secs dans de l'huile de lin, reprit ses études, recopiant à l'infini les estampes qu'elle avait rapportées d'Italie. Assez douée pour les académies dont les modèles posaient nus dans l'atelier de son vieux maître, Hyacinthe Rigaud, elle avait acquis la technique des glacis, des fondus, des contrastes.

Après la mort de Blanche, sa mère, massacrée par des Iroquois en Nouvelle-France avec Antoine de La Boissière, Ninon de Lenclos l'avait recueillie. Au cours de madame Hanska, princesse polonaise ruinée, la gamine avait déjà un sacré coup de crayon. Le jour de ses seize ans, elle décréta à sa marraine qu'elle voulait entrer dans un atelier. La courtisane la présenta à Rigaud. Le peintre officiel de la Cour se flattait d'apprendre l'art du portrait à une poignée de jeunes gens, rue Neuve-des-Petits-Champs. Avec son chapeau vert, sa cape jaune et ses yeux perçants, il avait tout d'un perroquet. Il parlait vite, bégayait, postillonnait en catalan. Marquise lui montra ses dessins. Il fanfaronna. Depuis que Le Brun lui avait ouvert les portes de l'Académie, son

atelier ne désemplissait pas : la petite avait du chien, elle apprendrait vite. L'atmosphère était gaie, bon enfant. Les amis de Rigaud passaient à l'improvisiste : Largillière, Coppel, Le Brun et des cortèges de perruqués bouclés, maniérés et pontifiants. Il annulait souvent ses enseignements pour Versailles et ses maîtresses. Marquise ne pensait qu'à progresser, à épater ce séducteur ombrageux. Lorsqu'il n'eut plus le temps de s'occuper de ses élèves, elle déchantait. Elle avait dix-sept ans, des yeux bleu marine plein d'étoiles. La trouvant tristounette et trop appétissante, Hyacinthe l'envoya à Venise. Se chargea de convaincre Ninon. La courtisane tiqua, finança le voyage grâce à la rente que lui versait son payeur préféré, le marquis de Villarceaux.

Rigaud confia sa protégée à Laetitia Pozzo, une de ses vieilles amies. La duchesse occupait l'étage noble du palais Ca d'Oro sur le Grand Canal. Ne se déplaçait qu'en chaise et en loup. Reçoit collectionneurs et mécènes. Marquise aima à la folie *L'Assomption de la Vierge*, du Titien, à Santa Maria Gloriosa dei Frari, *La présentation de la Vierge au temple*, du Tintoret, à la Madonna dell'Oro. Son *Paradis*, au palais des Doges. Des jeunes peintres lui proposèrent de travailler dans leur atelier. Elle devint leur mascotte, pour ne pas dire leur muse. Par chance, la plupart préféraient les garçons.

À son retour, elle rayonnait. Lors d'un cinq à neuf, Ninon lui présenta Armand de Belle-Isle. Le teint bruni par le soleil de son île, de belles dents blanches, pétillant, autant d'esprit que d'ironie. Fortuné sans être dispendieux, bien né sans fausse modestie, il avait assez de culture pour se montrer aimable, soulignant ses phrases de gestes lents et sensuels. Il sut trouver les mots pour rassurer l'orpheline née de père inconnu, l'invita chez ses parents à Montpoupon, près de Chenonceau. Lorsqu'elle découvrit la grosse bâtisse flanquée de deux tourelles



Renaissance, les communs, le pigeonnier, Marquise sut qu'elle avait fait le bon choix. Ne tarda pas à tomber amoureuse de la tribu Belle-Isle. Armand était délicat, avec cette légère désinvolture qui la faisait sourire. Au cours de parties de quilles ou de biribi, elle se sentait en famille, presque chez elle. Sur la terrasse où ils avaient coutume de boire du vin de Champagne avant le souper, elle était fière d'exhiber les rubans qu'il lui avait offerts et ce petit collier de perles d'eau qui dessinait à merveille la naissance de sa gorge. Quand il se déclara, elle feignit d'être étonnée. Rougit, s'excusa de ne pouvoir s'engager sans l'accord de Ninon. Armand couvrit la « chère » marraine de fleurs : elle le trouva viril, désirable. Un soir de juin, en s'éventant, elle céda la main de sa petite chérie, comme un roi abandonne une colonie lointaine.

La date du mariage fut fixée au 2 mai 1690, le jour des vingt ans de Marquise. Ninon lui offrit mille livres de dot et une robe de mariée inspirée de la robe de baptême de son aïeule. Sa future belle-mère, Élisabeth, invita trois cents personnes à Montpoupon.

Sur le chemin qui menait à la chapelle du château, au bras de son oncle, Guillaume, elle allait, amusée, vers l'autel, craignant un faux pas. Armand la déflora à Belle-Isle, dans la maison de famille fouettée par les embruns : elle poussa un petit cri, un piaillage de souris. Des cadeaux qu'elle reçut, elle ne garde qu'une coiffeuse marbrée au miroir piqueté.

Le jeune ménage s'installa à l'hôtel de la place Royale dont Marquise avait hérité. Guillaume s'était chargé de le louer. Le dernier bail venait à échéance. Ça tombait bien.

Un matin, elle se réveilla nauséuse. Clarissa naquit le 30 janvier 1691. Élisabeth trouva qu'elle ressemblait à sa mère, Armand, à sa grand-mère paternelle. Marquise lui

donna le sein ; sa belle-mère fut outrée. Son mari prit son parti. Elle tint bon. Ses seins aussi.

Susceptible, colérique à ses heures, Armand rentra de plus en plus tard. Sous le vernis, son humeur s'effritait. Après la naissance d'Alexandre, quatre ans après celle de Clarissa, Marquise se crut coupable de maladresses, voire de faiblesse à l'égard de leurs enfants. Elle attendait respect et considération : il demeurerait distant, soupe au lait. Elle tenta de l'amadouer, l'encouragea à se montrer patient, surtout avec Alexandre, petit bonhomme rêveur. Belle-Isle gérait sa famille comme les finances de la France : il était urgent de les redresser. Marquise finit par comprendre qu'il ne changerait pas. Se ménagea un jardin secret.

Une guêpe bourdonne autour des pots d'huile. Marquise se promet de tourner sept fois sa langue dans sa bouche après le souper : s'il apprenait la bêtise de Gaspard, Armand en profiterait pour claquer la porte et jouer au lansquenet avec Béatrice de Poix. Elle attrape une tapette, vise la guêpe, la rate. Enrage : hier soir, je suis sûre qu'ils ont soupé au *Procope* ou au *Café de la Paix*. Cette manie de cousiner, de fleureter. Armand a-t-il fourré son museau entre les gros seins de Béatrice ? Couchotent-ils ? Ça ne doit pas être très folichon. Étrange, je n'ai pas toujours été fidèle – question de survie – mais leur connivence à mes dépens me semble pire que mon petit écart avec Rigaud. Je ne suis pas d'un naturel jaloux, mais quand même, ces cachotteries me titillent. Ninon dirait en riant : « Jamais les hommes ne deviennent plus tendres que lorsqu'on leur a pardonné une infidélité de passage. »

L'air circule mal, la chaleur monte, les odeurs de vernis, de térébenthine et de colle lui tournent la tête. Marquise mordille un crayon : il serait temps que je me divertisse : je vais finir par me flétrir. Qui m'aimera comme je suis ?

Pour qui je suis. L'amour ? Rien n'est moins à la mode aujourd'hui. Rien n'est plus coupable depuis que le roi est confit en dévotion. À trente-huit ans, une femme peut-elle encore espérer plaire ? Le monde la trouve vieille sans cette innocence qu'ils s'acharnent à détruire. Vivre à l'ombre d'Armand ? À mon âge, Ninon en était à son vingtième caprice. « Je ne laisse après moi que des mourants », soupirait-elle. Tu me manques, Ninon, si tu savais comme tu me manques.

Elle ouvre un tiroir de la commode. La flûte de sa marraine, ses gants de soie ivoire, un châle de laine grise, des rubans rose passé, ce qui lui reste de celle qui l'a élevée. Elle caresse le piccolo d'ébène qui avait permis à Mlle de Lenclos de s'introduire dans les alcôves du Marais. La nuit de sa mort, il y a trois ans, en octobre 1705, Ninon portait ce châle sur une chemise de nuit brodée, tourterelle fripée, les ailes éployées. À quatre-vingt-cinq ans, elle venait de léguer mille livres à un petit garçon d'une dizaine d'années, passionné de lecture, François-Marie Arouet, le futur Voltaire. Son dernier amour, le chanoine Nicolas Gédoyen, égrenait une litanie de formules latines. Les paupières lourdes, elle avait pris la main de Marquise : « Il faut que je te parle. Un secret lourd à porter. Ta mère m'a fait jurer de ne rien te dire avant que tout soit réglé. Tu t'es longtemps interrogée sur ton père. Tu avais raison : tu n'es pas la fille d'un prince russe. C'est moins flatteur. Tu es la fille d'un homme que ta mère a rencontré lorsqu'elle était dame de compagnie d'Athénaïs de Montespan. Il avait tout pour plaire, jouait de la guitare, dansait à merveille. Il était beau et charmant, aujourd'hui, c'est un barbon, un dévot invalide. Tu ne devines pas ? » Marquise hochait la tête, l'air ahuri. Sa marraine reprit son souffle : « Ma petite chérie, tu es la fille de Louis... le quatorzième. Il avait promis à ta mère de te reconnaître à tes dix-huit ans. Paroles en l'air. Il ne légitime plus rien,

crain l'enfer qu'il mérite. Pas moi. » D'une voix étouffée, elle lui raconta les amours de Blanche, du temps où sa mère passait du théâtre de Molière à celui des intrigues de la Cour. Entre deux quintes de toux, Notre-Dame des amours s'éteignit.

Les rubans dans la poche, Marquise sort de l'atelier. Gaspard la suit, à l'affût des loirs. Dans l'escalier, elle tient le bas de sa robe de taffetas bleu : Blaise a ciré le bois. Le vieux laquais perd un peu la tête. Impossible de se séparer de lui : il est le seul qui la relie à sa grand-mère, Émilie Le Guilvinec, à sa mère aussi. Sur le palier, elle pousse les portes de la bibliothèque. Le soleil s'étale sur le clavecin de Clarissa et les vieux bouquins entassés sur des tablettes. Elle tire les rideaux. Passe un doigt sur la table de chêne. Petite fille, elle gribouillait ici sous la houlette de Dahuh, la nourrice qui la gardait pendant que Blanche virevoltait à Saint-Germain ou à Vincennes. Elle sent encore le musc, son essence forte, à la fois poivrée et sucrée, la revoit déclamer des tirades de Racine, accompagnant les vers de gestes amples, la main sur le cœur ou les bras ouverts.

Cinq heures. Le *Grand Monarque* va bientôt fermer. Dans le vestibule, perché sur une échelle, Urbin, son valet, essuie avec du papier fin un grand lustre de cuivre. Sous les hauts plafonds à caissons de l'enfilade menant à sa chambre, parmi ses commodes de Boulle, ses cabinets italiens marquetés d'ivoire, ses horloges, ses tabatières et son argenterie, Marquise respire. Les premiers mois, Armand eut du mal à s'habituer à ces murs traversés de fantômes. Depuis la mort de Blanche, rien ou presque n'avait changé dans l'hôtel, sis, au 8 de la place Royale, entre celui des Soubise et celui des Rohan, à quelques pas de la rue des Tournelles. Marquise fit repeindre en gris clair les boiseries

de l'appartement de son mari. Elle se réserva la chambre de Blanche. Chacun chez soi, dans son aile.

Un nuage de poudre, un trait de noir pour mettre en valeur ses yeux, du fard sur sa peau de sirène bretonne, un coup de peigne à ses boucles blondes fofolles et là voilà prête. Elle range les rubans de Ninon dans son chevet, bouscule un des tabourets recouverts de tapisserie à l'aiguille de sa ruelle. Sous les voiles irisés de son lit, les murmures, les railleries et les mots étranges des Précieuses, pommadées de blanc virginal, se sont tus. Émilie se tenait-elle dans l'embrasure de la fenêtre, petit mulot effarouché ?

Pourquoi a-t-elle été bannie des salons, exilée en Bretagne ? Pourquoi a-t-elle préféré les ruelles et son vieux magistrat manchot à son poète ? Pourquoi a-t-elle confié Blanche à une nourrice crasseuse ? Comme sa mère, maman m'a délaissée pour les planches de Poquelin, les singeries de Versailles. D'une génération à l'autre, la boucle est bouclée.

Marquise se jette sur son oreiller de plumes d'oie. Elle explose :

— Maman, ta disparition de ma toile est à l'image de ma vie. Tout fiche le camp, tout s'efface. Je voudrais entendre ta voix, je voudrais ne plus sentir l'haleine mêlée de tabac froid et d'alcool de ce salopard d'Orléans. Elle me soulève le cœur, me hante, me donne des envies de meurtre.

Elle n'a rien oublié de cette soirée, il y a trois ans, au Palais-Royal.

Rigaud lui avait proposé de l'accompagner à un bal donné par Philippe d'Orléans pour célébrer la Saint-Louis. Elle s'était fait confectionner une robe de nuit constellée d'étoiles. Dans la cour du palais, la princesse Palatine, son fils, Philippe, et son épouse, Françoise-Marie, surnommée

madame Lucifer, recevaient leurs invités au son des violons. Muguets et grisettes baguenaudaient dans les jardins. Visage poupin, le duc avait le regard malicieux des souleveurs de jupons. Marquise fit sa révérence ; le rapace la suivit des yeux. Ébahie par les plats en argent débordant de sangliers, faisans et biches dont les têtes encore chaudes surplombaient des viandes en sauce, elle but un peu trop de vin de Champagne. Sans qu'elle le sentît approcher, Orléans profita de la cohue pour la prendre par la taille, lui chuchoter des saloperies, l'entraîner dans un cabinet tendu de rouge. Elle voulut se défilier, s'excusa, prétexta une indisposition. Il la fit taire, posa une main velue sur sa touffe, elle le gifla, il éclata de rire, la traita de polissonne, de sauvageonne. Lui plaqua le nez contre une tapisserie d'Aubusson. Pas une lueur, pas une chandelle. Elle s'agrippa au plateau de marbre d'une table à gibier ; il la troussa, elle se débattit : coups de poing, coups de pied, un escarpin sur le parquet. Le duc attrapa une bouteille de cerise. Ses paroles résonnent encore : « Ne dis rien, je te serais reconnaissant. Qu'est-ce qui m'a pris ? Parfois, je ne me contrôle plus. J'aime la chair, que veux-tu. La chair fraîche. Ma fille, Joufflotte, me rend fou. À dix ans, elle est presque une femme. Je la soigne, je la caresse, je me frotte à elle. J'en meurs de plaisir. Elle est si mignonne ; ça a l'air de lui plaire. Pourquoi ne veux-tu pas m'aider ? Sauve-moi d'elle, des feux de l'enfer ? Je te couvrirai de bijoux. » Marquise s'enferma dans des prières pour ne pas crier.

Protégée du soleil par une ombrelle, elle foule les pavés de la place : un jour, je me vengerai, quand j'aurai moins mal.

Six heures déjà. Dieu n'a peut-être pas fermé.



La poussière la prend à la gorge. Sur le terre-plein, des enfants apprennent à se tenir en selle. Derrière le pavillon du Roi, à l'angle de la rue de Birague, Marquise longe la maison de madame Hanska.

Ses escarpins s'enfoncent dans du crottin. Place du marché Sainte-Catherine, elle se faufile parmi les vendeuses d'oublies, les perruquiers, les rebouteux et les loueuses de sangsues. Un épouilleur passe un peigne fin dans la tignasse d'un gamin ; un arracheur de dents extrait d'un coup de pince la dernière canine d'un vieillard. Au port de la Grève, des gaillards déchargent du bois, du blé, du vin de barges arrimées au quai. Marquise se penche sur l'eau verte de la Seine. L'envie d'en finir, de ne plus sentir les grosses pattes d'Orléans sous sa jupe.

Un brochet fait des bonds près d'un bateau-lavoir où des lavandières battent leur linge. Pliée en deux, prise de haut-le-cœur, elle vomit l'omelette qui lui est restée sur l'estomac. S'essuie la bouche du revers de sa manche, suce un bonbon à la menthe, s'élance vers le pont Notre-Dame.

Une foule se presse le long des petites maisons de briques et de pierres ornées de pilastres et de pinacles où l'on offre de tout : des glaces de Venise, des bahuts, des dentelles, des étoffes, des chasubles, des chapeaux, des éventails, des

sculptures... Chacune son enseigne, son auvent, son numéro peint en or sur fond rouge. Au 8 et au 9, le *Grand Monarque* est l'endroit où il faut être. Peintre et marchand d'art, Dieu vend ses propres tableaux et ceux d'artistes en vogue. Rondouillard à barbichette caprine, il baratine un couple d'élégants. Marquise furète dans la boutique à peine éclairée. Un fatras de pendules, de cadres de bois doré, de crucifix sur velours. Aux murs, des œuvres religieuses, des natures mortes, la copie d'un Van Dyck, d'un Véronèse. Entre une tabatière et un pot de chambre, une reproduction de *La Tempête*. Plus fade, plus floue que le tableau de Giorgione qu'elle découvrit à Venise, il y a si longtemps. Le mystère de ce paysage fantasmatique l'avait fascinée ; elle s'était demandé ce qui liait le peintre et la femme allaitant son enfant sous un ciel menaçant.

Dans un buffet, elle dégote une toile vierge qui, à vue de nez, a les dimensions de la scène de chasse.

— Tenez, monsieur Dieu, c'est tout pour aujourd'hui.

— Vous ne voulez pas de ma *Tempête*, ma petite dame ? insiste Dieu en emballant la toile dans du papier de soie.

Marquise embarque la copie, lui donne six écus. Dieu la retient :

— À propos, vous êtes-vous servie de mon Oudry ?

— Oui, oui, c'était parfait.

— Si vous souhaitez faire un cadeau à un de vos galants, offrez un Watteau : ce jeune homme a de l'avenir. Un petit gars de Valenciennes que j'ai pris sous mon aile. Pour qu'il fasse ses armes, je l'ai fait entrer chez Étienne Desrais, un fabricant de croûtes à la pelle. Il m'a vendu une gravure qui a trouvé acquéreur sur-le-champ. Une cuisinière ou plutôt récurseuse de cuivre charmante. Je lui ai passé commande, mais il a disparu, l'animal. À vot' bon cœur, jolie madame.

Il faudrait que je lui montre un jour mes œuvres, se dit Marquise devant les étalages de galons des *Trois Croisants d'or*. À *La Croix d'or*, elle s'achète de la guipure et des broderies qui orneront les manches d'une robe d'été choisie sur des gravures de mode. Au *Soleil d'or*, des épingles, des aiguilles fines. À *La Couronne d'or*, des gants blancs. Quai Pelletier, elle fait un saut au *Tabac grené*. Derrière son comptoir, la veuve Gersaint compte ses sous. Un gamin hirsute, yeux rieurs, range des marchandises. Madame Gersaint soupire :

— Heureusement que mon grand me donne un coup de main.

Le jeune homme salue Marquise de son feutre :

— Pour vous servir, madame. Je suis Edme Gersaint, j'ai quatorze ans ; je porte le même prénom que mon père et je serai marchand d'art, comme lui.

— Vous, au moins, vous savez de ce que vous voulez, rit Marquise en pensant à son Alexandre, si peu volontaire. Je vous prends un pot de tabac pour mon mari.

Sa toile et sa *Tempête* sous le bras, son tabac dans son gousset, elle remonte vers le quartier du Temple, sans se presser.

Faubourg Saint-Antoine, des lavandières poussent des cris : un coupe bourse leur a volé leur recette de la journée. Une chiromancienne brèche-dent, un collier de médailles pieuses au cou, hèle Marquise, lui propose ses services. Après l'avoir éconduite, elle revient sur ses pas. La vieille l'attire sous une porte cochère, prend sa main gauche :

— Tu n'es pas très heureuse, lui déclare-t-elle en guettant son approbation. Ce qu'il te faudrait, c'est un drôle. Un bon garçon. Là, tu vois, cette croix : c'est le signe, c'est lui. Il est inscrit dans ta paume. Il est jeune, bourré

de talent, fragile aussi. Suis mon conseil, profite : tu ne le garderas peut-être pas longtemps.

— De quoi me parlez-vous ?

— De tes amours. Si tu saisis ta chance, tu oseras tout.

De peur d'en savoir davantage, Marquise fouille dans sa bourse et s'empresse de donner une pièce à la romanicelle. Ces prédictions ne sont que calembredaines, mais sait-on jamais ?

Happée par la rumeur des jongleurs, des montreurs d'ours et des forains qui se mêlent aux mendiants et aux éclopés, elle s'engouffre rue du Bourg-Tibourg.

Au coin de la ruelle, Henriette se dandine vers elle. Brunette rondouillette, nez en trompette, une verrue à la naissance du menton, elle a toujours été précocce. À quatorze ans, elle était déjà entourée de freluquets qui gloussaient à ses réparties. Sous son influence, Marquise perdit sa réserve de jeune fille rangée. Dans son boudoir, les amies ont tout partagé : premiers baisers, premiers émois, premières déconvenues, fugues, fiançailles, disputes. Après son mariage avec Henri de Guénégaud, riche marchand d'étoffes venues d'Orient, Henriette a abandonné la peinture pour les mondanités et la volupté.

— Une diseuse de bonne aventure m'en a raconté de belles, lui jette Marquise en l'étreignant.

— Que t'a-t-elle dit ?

— Que j'allais rencontrer un jeune homme.

Henriette croque une reinette :

— Ça te changera de ton bonnet de nuit de mari et de sa cousine. Depuis ton bout de chemin avec Rigaud, tu t'ennuies sec. Tu es toujours brouillée avec lui ?

— Nous sommes rabibochés.

— Un galant te ferait un bien fou. Avec un peu de veine, il aura la même passion que toi.

— Si tu pouvais dire vrai.



N° d'édition : L.01ELIN000317.N001  
Dépôt légal : avril 2013